

Les traductions de récits de voyage et leurs arrière-plans politiques

Jan Vandersmissen

Chargé de recherches du F.R.S.-FNRS
Directeur du Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques
Université de Liège
Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques
17 place Delcour
4020 Liège
jan.vandersmissen@ulg.ac.be

Introduction

Ce papier s'inscrit dans un projet de recherche financé par le Fonds de la Recherche Scientifique – FNRS qui vise à mettre en rapport l'intérêt accru des savants pour l'Afrique à la fin du XVIIIe siècle et l'intensification de la compétition économique et militaire entre la France et la Grande-Bretagne. Ce projet ambitionne de démontrer comment une connaissance de plus en plus précise du terrain africain a influencé la façon dont les gouvernements des deux pays ont intégré l'expertise coloniale dans une politique scientifique complexe appropriée aux besoins spécifiques des deux états.

La notion de « politique scientifique » se réfère à la façon dont un gouvernement applique les connaissances et l'expertise apportées par le monde scientifique en fonction des besoins du pays. En effet, sous l'impulsion de la « nouvelle science », issue de la Révolution scientifique, les administrations coloniales de la France et de la Grande-Bretagne se sont tournées vers des connaissances « certaines » reposant sur des observations et des expériences « fiables » faites dans le contexte colonial africain. Si l'Afrique a émergé dans la relation entre le pouvoir et les sciences, c'est surtout grâce aux voyageurs et aux récits qu'ils nous ont laissés, racontant des recherches de terrain et des observations directes effectuées à l'intérieur d'un continent resté inconnu pendant plusieurs siècles.

Les récits de voyage ont joué un rôle important dans la circulation de connaissances à l'âge moderne. L'exploration de l'Afrique a été suivie de près à la fois par des gens instruits, par des membres de sociétés savantes et par des hommes politiques. Les récits étaient pour eux des sources de connaissances scientifiques, économiques et stratégiques. Aux deux côtés de la Manche, les fonctionnaires ont soumis les récits de voyage à des analyses critiques. Ils avaient intérêt à faire traduire les récits produits par la nation concurrente dans leur propre langue. Ce papier mettra donc l'accent sur la traduction de récits de voyage français et britanniques, et sur leurs arrière-plans politiques.

Il faut distinguer trois périodes. D'abord, celle de la découverte « scientifique » de l'Afrique au Siècle des Lumières. Ensuite, celle de la prise de pouvoir de l'exploration « banksienne » à la fin du XVIIIe siècle. Enfin, celle de la percée de la science impérialiste dès l'époque napoléonienne. Dans chaque période les traducteurs ont joué un rôle non-négligeable sur le plan intellectuel et politique, renforçant la diffusion de connaissances « africaines » parmi les lettrés et les puissants partout en Europe.

L'Afrique des Lumières (1720-1788)

L'exploration de l'Afrique par les Européens a commencé à partir des côtes. Depuis le XVIII^e siècle, les Français, Britanniques, Hollandais, Portugais et Scandinaves se disputaient entre eux pour gagner le contrôle des stations situées principalement dans les régions maritimes de l'Afrique de l'Ouest. Il s'agit de postes clés pour la traite et pour le commerce de l'or.

Stimulés par le gain ou par la curiosité, des esprits aventureux ont quitté leurs lieux de résidence afin d'en explorer l'arrière-pays. Leurs observations, enregistrées dans des carnets puis transférées en Europe, ont donné les premières descriptions « scientifiques » des zones côtières. Un nombre de ces « témoignages » ont été publiés sous forme de livres. Ainsi, les observations d'un André Bruë (c.1654-1738), directeur-général de la « Compagnie Royale de France aux Côtes du Sénégal et autres lieux d'Afrique », alimentèrent l'ouvrage intitulé *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, rédigé en 1728 par le polygraphe Jean-Baptiste Labat (1663-1738). Du côté britannique, l'ouvrage intitulé *A New Account of Some Parts of Guinea and the Slave-Trade* de William Snelgrave, commerçant en ivoire et en esclaves, marqua les esprits. Bruë ainsi que Snelgrave expliquèrent à leurs contemporains que l'intérieur de l'Afrique possédait un potentiel économique considérable. Très vite, leurs récits ont été mis à la disposition d'un public international à travers des traductions. Publié en anglais en 1734, le livre de Snelgrave reçut une édition française en 1735 grâce à la traduction effectuée par un certain de Coulange.

La diffusion de récits de voyage traduits en plusieurs langues s'est accélérée dans le deuxième quart du XVIII^e siècle grâce à la propagation d'un nouveau genre littéraire : les compilations de récits de voyage. Il s'agit de vastes collections, composées de textes assez hétérogènes, à la fois du point de vue de leur longueur et de leur contenu, mais tous appartenant au genre de la littérature de voyage. Dans la composition de ces collections, qui s'adressaient à un lectorat large de personnes cultivées plutôt qu'à des spécialistes, on a privilégié les histoires spectaculaires au détriment de réflexions philosophiques ou d'observations factuelles détaillées. L'intérêt commercial l'emportait sur l'argument scientifique. En France, le principal exemple d'une telle collection est *l'Histoire générale des voyages*, éditée sous la direction de l'abbé Antoine-François Prévost (1697-1763). La première édition, publiée entre 1746 et 1759, compte quinze volumes, dont cinq consacrés à l'Afrique. On y retrouve les aventures de Bruë dans la version rédigée par Labat à côté de plusieurs traductions de récits britanniques dont l'œuvre de Snelgrave. Surtout la traduction française du récit de Francis Moore, dont l'original, publié en 1738, est intitulé *Travels into the Inland Parts of Africa: Containing a Description of the Several Nations for the Space of Six Hundred Miles up the River Gambia*, a contribué à la diffusion de nouvelles connaissances géographiques de l'intérieur de l'Afrique en dehors de la Grande Bretagne.

Inversement, des récits français se sont intégrés dans des compilations britanniques. Ainsi la collection intitulée *Universal History from the Earliest Account of Time to the Present* (1736-1790) contient un nombre de récits français traduits en anglais. Il faut néanmoins souligner que ce monument d'érudition a été à son tour traduit et édité intégralement en français par un collectif de commerçants, ce qui démontre la popularité de ce nouveau genre littéraire. *L'Histoire universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent; composée en Anglois par quelques Gens de Lettres; nouvellement traduite en François par une société de Gens de Lettres*, parue dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, compte environ cent volumes.

Le XVIII^e siècle est la période de l'installation de la recherche « scientifique » sur les côtes africaines, avec le rôle précurseur de la botanique, considérée comme une science « utile ». Nombreux sont les voyageurs-naturalistes qui ont exploré les zones maritimes de l'Afrique à la recherche de graines et de plantes alimentaires ou industrielles : Jean-André Peyssonnel, Thomas Shaw et René-Louiche Desfontaines en Afrique du Nord, Michel Adanson au Sénégal, Francis Masson et François Levaillant au Cap de Bonne Espérance. En général, ces naturalistes ont reçu des instructions soit d'un puissant souverain ou de son administration, soit d'un riche protecteur, soit d'une société savante. C'est pourquoi ils ont communiqué les résultats de leurs recherches aux commettants qui pouvaient décider de les garder secrets ou rendre publiques. Dans ce dernier cas, les informations étaient publiées dans des périodiques ou sous forme de livres ou de mémoires. Ainsi, on trouve des observations d'un Adanson ou d'un Desfontaines dans les *Mémoires* de l'Académie Royale des Sciences. Les récits circulaient à travers l'Europe grâce aux réseaux établis entre les sociétés savantes. Ainsi, des traductions partielles de ces récits, commençaient à circuler elles-aussi. En particulier la Royal Society de Londres appliquait la pratique de la traduction : on demandait à des membres experts de rendre les textes écrits en langues étrangères compréhensibles pour leurs confrères. Un exemple est la dissertation sur le corail de Peyssonnel – résultat d'une mission de recherches effectuée en Afrique du Nord. Communiqué à la Royal Society en 1751 sous forme d'un long manuscrit, ce texte fut synthétisé et traduit en anglais par William Watson, puis publié dans les *Philosophical Transactions*. Inversement, des récits anglais étaient lus et analysés à Paris. On y avait pris l'habitude de publier des traductions commentées dans des périodiques comme le *Journal des Sçavans*, le *Mercure de France*, les *Mémoires de Trévoux*, l'*Année littéraire*, ou le *Journal encyclopédique*.

Certains récits de voyage sont publiés intégralement en dépit de leur longueur. On estimait que la valeur scientifique élevée de ces descriptions justifiait des éditions en plusieurs volumes, souvent richement illustrées. Il est étonnant de voir avec quelle rapidité certains de ces œuvres considérables sont traduits. Un bon exemple est l'ouvrage principal de François Levaillant (1753-1824) intitulé *Voyages de M. Le Vaillant dans l'Intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne Espérance, dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85* (Paris, 1790, 2 vol.). Ce livre fut traduit en anglais par Elizabeth Helme sous le titre *Travels from the Cape of Good Hope, into the Interior Parts of Africa, Including many Interesting Anecdotes* et publié la même année que la version française. Dans sa préface, Helme souligna qu'elle eut supprimé les répétitions de l'auteur. Elle y ajouta : « J'ai également ramolli [...] quelques passages qui pourraient éventuellement être pris pour de simples effusions de fantaisie et de vivacité d'un auteur français [...] ». La censure de la part de la traductrice se porte surtout sur l'ethnographie des populations africaines. En général, les traducteurs insistaient sur le fait qu'ils respectaient scrupuleusement le texte original, ainsi soulignant à la fois la valeur scientifique de l'auteur et de leur propre travail.

La prise de pouvoir de l'exploration « banksienne » (1788-1798)

Au XVIII^e siècle, les géographes commencèrent à s'intéresser à l'intérieur de l'Afrique, et surtout aux cours des grands fleuves – le Nil, le Niger, le Sénégal, le Gambie. Par manque d'études récentes sur ce thème, ils firent référence à trois autorités. L'accès à leurs œuvres ne fut possible qu'à travers des traductions. La première autorité fut le géographe arabe

Charif Al Idrissi (c.1100-c.1165) qui avait travaillé à la cour du Roi Roger en Sicile. Son livre intitulé *Kitâb Nuzhat al Mushtâq* ou *Kitab Rudjâr* date de 1154. L'auteur fut le premier à lancer des hypothèses sur la situation géographique du Bassin du Nil. En général, les géographes des Lumières utilisaient la traduction latine de Gabriel Sionita (1577-1648) datant de 1619. La seconde autorité fut Jean Léon l'Africain (c.1494-c.1554). En 1526, il publia à Rome une géographie de l'Afrique contenant une description du Niger. Ce livre en latin fut traduit en italien (1550), en français (1556), et en anglais (1600). La troisième référence fut le militaire espagnol Luis del Marmol y Carvajal (1520-1600). Sa description de l'intérieur de l'Afrique publiée entre 1573 et 1599 démontre que l'auteur avait parcouru le Sahara. En France, on utilisait la traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664) de 1667.

Le débat sur l'intérieur de l'Afrique était donc alimenté par les traductions de ces trois « autorités ». En même temps, les géographes comprenaient l'importance de lire d'autres auteurs africains ou arabes qui pouvaient donner des informations basées sur des observations directes. Surtout en France, le rôle des orientalistes dans le développement de nouvelles connaissances géographiques ne peut pas être sous-estimé. On constate que certaines fonctions officielles de l'Etat se sont graduellement impliquées dans le processus de la traduction et de l'interprétation de récits concernant l'Afrique. Ici, il faut penser surtout aux Secrétaires-Interprètes du Roi en Langues orientales. Il s'agit d'une charge officielle mise à la disposition de la diplomatie française. En ce qui concerne l'étymologie des noms géographiques africains, on fit appel aux connaissances de Jean-Michel Venture de Paradis (1739-1799). La première partie de sa carrière, celui-ci a passé dans le service diplomatique et consulaire en Syrie, en Egypte et au Maghreb. Retourné en France, ce drogman poursuivit sa carrière comme linguiste. Monté à la position de Secrétaire-Interprète pour les Langues orientales à la Bibliothèque du Roi, il traduisit de nombreux récits de voyage. Les géographes citèrent également Joseph de Guignes (1721-1800), un orientaliste qui lui-aussi devint Secrétaire-Interprète pour les Langues orientales. Ses interprétations des observations africaines furent intégrées dans plusieurs mémoires qu'il présenta à l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Dans ses écritures de Guignes donna des informations détaillées sur les routes commerciales historiques reliant l'Afrique du Nord au bassin du Niger.

Les contemporains de ces deux traducteurs avaient bien compris que les anciennes écritures arabes conservées dans les collections françaises possédaient un énorme potentiel pour agrandir et approfondir la compréhension de la géographie africaine. Un travail plus systématique de repérage, d'analyse et de traduction fut lancé par l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Une nouvelle série a vu le jour : les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*. Ainsi, par exemple, le *Livre des Perles*, écrit par Alfassi aux environs de 1450, fut édité et commenté par Antoine-Isaac Silvestre (1759-1838), un spécialiste reconnu des langues sémitiques. Les contemporains étaient particulièrement fascinés par les passages consacrés au cours du Niger.

Dans la dernière décennie du XVIIIe siècle, les expéditions de l'African Association – une organisation privée fondée à Londres par des hommes riches et influents dont Joseph Banks (1743-1820), président de la Royal Society – bouleversèrent l'exploration africaine. C'était la période de l'épanouissement de l'intérêt britannique pour la géographie de l'intérieur « inconnu » du continent africain. Dans le contexte tendu de l'époque révolutionnaire, on pouvait s'attendre à des réactions françaises. Le cas le plus connu est sans doute celui du *Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique*, rédigé par Jérôme de Lalande (1795)

qui appela à une mobilisation de forces du côté français, s'appuyant sur des informations fournies par les voyageurs. Le plaidoyer de Lalande en faveur du développement de nouvelles connaissances stratégiques du terrain africain fut basé sur la lecture d'une longue série de récits britanniques traduits en français.

La lecture de la première partie des *Proceedings* de l'African Association, publiée en 1790, a profondément marqué à la fois les intellectuels britanniques et français. Plus que jamais les connaissances résultant d'une observation directe de la réalité africaine étaient placées au centre de la recherche. Grâce à l'initiative de Banks le gouvernement britannique développait une nouvelle approche de l'exploration scientifique en général. Elle fut de plus en plus intégrée dans un cadre économique et stratégique à l'échelle mondiale, ce qui a stimulé les Français à monter des projets compétitifs. Ainsi l'exploration « scientifique » a commencé progressivement à jouer un rôle plus important dans les relations entre les puissances, surtout dans le Pacifique mais également ailleurs.

En ce qui concerne l'Afrique, Banks poussa le gouvernement britannique à établir un lien informel mais rigide avec l'African Association. Cette association monta un programme d'exploration plein d'ambition et envoya en mission des hommes aventureux tels que l'Américain John Ledyard (1740-1791), l'Anglais Simon Lucas (c.1766-1799), l'Allemand Friedrich Hornemann (1772-1801), le Suisse Johan Ludwig Burckhardt (1784 -1817) et l'Écossais Mungo Park (1771-1806). Ils ont exécuté leurs instructions d'une manière méthodique. Comme on pouvait s'y attendre, les opérations britanniques en Afrique ont suscité un vif intérêt du côté français. La dissertation de Lalande démontre clairement qu'il était un lecteur attentif des *Proceedings*. Ici, il faut souligner que Lalande a lu ce volume avant qu'il était vendu à Paris, ce qui fait preuve des excellentes relations établies entre les communautés scientifiques françaises et britanniques. Les chercheurs français espéraient pouvoir bientôt lire les récits de l'Association dans une traduction française.

On constate que les Français ont commencé à traduire systématiquement les récits publiés par ordre de l'African Association dans leur propre langue. Surtout après le succès du voyage de Mungo Park qui en 1795-1797 avait confirmé que le Niger coule vers l'Ouest, tout le monde était convaincu des avantages économiques qui attendaient les Européens à l'intérieur de l'Afrique. Le récit de voyage de Mungo Park, intitulé *Travels into the interior of Africa*, fut publié en 1798. Ce livre devint à l'instant un succès commercial. La même année on publia à Paris les *Voyages et découvertes dans l'intérieur de l'Afrique par le major Houghton et Mungo Park* (An VI). Il s'agit d'une traduction combinée de deux récits, l'un du voyage effectué par Houghton et 1790, l'autre des aventures de Park. Le traducteur fut Antoine-Jean-Noël Lallemand, secrétaire au Ministère de la Marine et des Colonies. Ce dernier dédia son travail à son patron, le « Citoyen » Etienne-Eustache Bruix (1759-1805), ministre de la Marine et des Colonies. Ceci démontre une fois de plus l'importance politique de l'ouvrage de Park. En outre, le traducteur jugea important de publier au début de son livre le mémoire de Lalande qui avait insisté sur la nécessité de donner une impulsion aux activités françaises en Afrique. Le récit de voyage de Friedrich Conrad Hornemann, décédé en Afrique, fut publié en 1802 en allemand et en anglais. La même année suivit une traduction française.

La percée de la science impérialiste (1798-1830)

La concurrence entre les Français et les Britanniques en Afrique atteint son paroxysme en 1798 lorsque Napoléon Bonaparte conquiert l'Égypte. Ailleurs en Afrique les tensions

devenaient de plus en plus apparentes. Banks et ses amis à Londres comptaient désormais sur les services offerts par les diplomates britanniques et par leurs réseaux d'interprètes. Surtout les consuls transmettaient au monde savant en Grande-Bretagne des rapports sur la situation politique et économique en Méditerranée et en Afrique du Nord. Dans les premières décennies du XIXe siècle, on constate une amplification des opérations, des interventions plus directes des gouvernements dans l'organisation de l'exploration, l'imposition des agendas commerciaux de la science (la question du Niger), enfin, la montée des sociétés de géographie (Paris 1821, Londres 1830). C'est la période des grandes expéditions scientifiques à caractère militaire en Egypte, en Algérie, en Afrique occidentale, au Congo.

Les récits de voyage furent entraînés dans une dynamique de guerre. On accéléra une fois de plus le rythme des traductions de récits produits par la nation ennemie afin d'en déduire des connaissances stratégiques. L'exemple le plus frappant est sans aucun doute le récit de voyage publié en 1802 par Silvestre-Meinrad-Xavier Golberry (1742-1822), intitulé *Fragments d'un voyage en Afrique, fait pendant les années, 1785, 1786 et 1787, dans les contrées occidentales de ce continent, comprises entre le Cap Blanc de Barbarie, par 20 degrés, 47 minutes, et le Cap de Palmes, par 4 degrés, 30 minutes, latitude boréale* (Paris, Treuttel et Würz, 1802). Le même année, Francis Blagdon (1778-1819) en fit une traduction « without abridgment », intitulée *Travels in Africa performed during the years 1785, 1786, and 1787, in the western countries of that continent...* (London, 1802). Dans l'introduction, le traducteur insista sur le fait que la traduction de ce livre de plus de 500 pages fut effectuée en vingt jours ! Le polyglotte Blagdon se spécialisa dans la traduction de récits de voyage. En 1802, il lança sa propre collection, intitulée *Modern Discoveries*, dans laquelle il publia *Travels in Egypt* de Dominique Vivant Denon (1747-1825) – un savant, artiste et diplomate qui avait accompagné Napoléon en Egypte. Mais c'est surtout la lecture de la traduction du livre de Golberry qui alarma Joseph Banks et ses amis à Londres.

En effet, le livre ne laissait aucun doute à l'égard du schéma impérial que le régime napoléonien voulait mettre en œuvre en Afrique, c'est à dire l'occupation complète de la Sénégambie par des troupes françaises. Banks pressa le gouvernement britannique de prendre une position ferme à ce sujet. Le sous-secrétaire d'Etat aux Colonies John Sullivan prit l'initiative de rédiger un mémorandum dans lequel il recommanda au gouvernement de mettre en place des postes britanniques le long du fleuve Gambie. Avec la reprise de la guerre, le gouvernement britannique engagea Mungo Park pour effectuer une deuxième expédition vers l'intérieur de l'Afrique occidentale. L'objectif fut de tracer l'ensemble du cours du Niger jusqu'à son estuaire tout en installant le pouvoir militaire britannique le long de la route.

Il n'est donc pas surprenant de voir qu'au cours des années suivantes les Français ont immédiatement commandé des traductions de tous les récits des expéditions militaires britanniques qui ont suivi celle de Mungo Park. Cette politique a été poursuivie après Waterloo (les récits des expéditions de Tuckey, 1818, et de Peddie et Dorchard, 1825). Les Français cherchaient la revanche en Afrique. C'est donc dans cette période que les *Annales maritimes et coloniales*, une revue officielle contenant des actes et des décisions ministérielles sur les affaires maritimes, publia des traductions partielles et annotées de récits britanniques, expliquant les motivations de ces initiatives soi-disant « scientifiques ».

Avec la conquête française de l'Algérie en 1830, la valeur informative des récits de voyage fut une fois de plus soulignée. Non seulement publiait-on les anciens récits de voyageurs français comme Peyssonnel et Desfontaines qui déjà au XVIIIe siècle avaient

donné des descriptions de l'arrière-pays d'Alger, mais aussi la traduction du récit de l'Anglais Thomas Shaw qui avait résidé en Barbarie entre 1720 et 1732. C'est en 1830 que parut *Voyage dans la régence d'Alger ou description géographique, physique, philologique, etc. de cet état, par le Dr. Shaw* (Paris : Chez Marlin, 1830).

Il ne s'agit pas d'une simple traduction. Le traducteur, Jacques MacCarthy (1785-1835), ajouta au texte de nombreuses augmentations, des notices géographiques, etc. Ce traducteur fut un passionné de géographie, résidant à Paris où il devint membre de la Société de Géographie. Il fut l'auteur d'une collection de récits de voyages, intitulé *Choix de voyages dans les quatre parties du monde* (Paris : Librairie nationale et étrangère, 1821-1822). Le traducteur s'est consacré à la traduction de beaucoup d'autres livres anglais. Ces connaissances géographiques étaient particulièrement intéressantes pour les militaires. C'est pourquoi il a été attaché à la section de statistique du Dépôt de la Guerre.

Remarques finales

En 1830, une partie de l'opinion publique en France et en Grande-Bretagne eut des sentiments positifs une politique expansionniste en Afrique. Ce sentiment fut partagé par une majorité des hommes politiques. Un des éléments clés dans la communication sur les actions développées par la nation concurrente étaient les traductions de récits « de voyage ». Dans les années à venir ce processus s'est encore intensifié, entre autre grâce aux contributions des membres des sociétés de géographie.